



La femme qui dansait les pieds nus

Frédérique Brechet

Dans la grande parenthèse où la cécité du monde s'exerce, aux quatre vents sous un pont, sur un boulevard, à l'angle d'une rue, sur une bouche d'aération, au pied d'une église, sur un banc, derrière une porte disjointe que le vent ébranle, au fond d'un parking, sous un escalier fatigué, dans une cave, dans l'obscurité des interstices du monde ordinaire, sur des litières humides de carton, de sacs plastique, la misère est là...

Elle ronge la ville de l'amertume de ses larmes, imprègne et contamine la pierre de ses excréments et s'incarne en des silhouettes frêles aux formes incertaines qui survivent à leurs ombres, recroquevillées dans une errance immobile. Ces corps ne sont plus que des épaves abandonnées, dévorés par la vermine, couverts de plaies, d'ecchymoses et de vieux pansements cartonnés. Isolés ou en groupe, lentement ils se consomment dans la faim et la maladie jusqu'à n'être plus que des gisants sur des tombeaux de bitume. Ils n'ont rien pour s'accrocher, si ce n'est la folie d'un désir, celui de vivre un peu de temps encore, en ajoutant un jour de plus aux années qu'accumule leur terrifiante

vie. L'ultime refuge contre la mort, le gardien de leurs rêves, certains pensent l'avoir trouvé en se l'injectant dans les veines pour qu'il brouille leur noir destin et sèche leurs larmes qui ne sont jamais loin, derrière un ricanement rocailleux et trébuchant qui immanquablement mourra étranglé par une toux grasse.

Moi aussi, je vis dehors... et pauvre Cendrillon, comme eux, j'ai les pieds complètement foutus à cause de la pluie ; comme eux j'ai constamment mal aux dents. Comme eux, je vois l'eau sombre du canal...

Après une nouvelle nuit d'insomnie où le froid, la faim et la folie tiennent les yeux ouverts, où les oreilles non assoupies bourdonnent, je cherche à tuer le temps au fond d'une bouteille, avant que ce ne soit lui qui me tue, pendant que d'autres, perdus dans le désordre de leur mémoire, pareils à de pauvres pantins désarticulés, gesticulent en soliloquant. Sous un amoncellement de cartons, de vieux journaux et de chiffons, un couple dort dans le bruit du trottoir. Un homme postillonne furieux ses histoires de cœur et de cul qui n'intéressent plus personne. Une vieille femme marmonne des sons gutturaux en jetant quelques miettes de pain dur à des pigeons dodus. Une voix se perd dans l'anonymat de la foule des passants « fainéant ! t'as qu'à travailler... ». Une adolescente au teint fané, regarde fixement une vitrine en serrant entre ses bras violacés un nourrisson. Les mains décharnées qui mendient se tendent, implorantes ou menaçantes. Sous un chapeau défraîchi, un homme au teint mat grelotte dans un coin. Dans sa mémoire défile le film de la folie meurtrière des hommes en uniforme qui continuent à décimer son pays. Jamais il ne pourra effacer toutes ces images d'horreur et de cruauté. A présent il est sans famille, sans patrie, sans argent, sans logis, mais il est libre...

Un sourire sauvage au coin des lèvres, un homme âgé fouille d'une main fébrile le fond de son pantalon en imaginant ce qui

se cache tout en haut de ces jambes féminines qui, jours après jours, saisons après saisons passent et repassent près de lui. Une femme cachée derrière une palissade de chantier est en travail, juchée sur de hauts talons éculées. Sa pauvre vie, elle la gagne à la force de son bas ventre. Il y a des années, c'est l'amour qu'elle cherchait à gagner, mais quand on vit dehors, le ventre et la tête vide, on a beau le chercher en écartant les cuisses dans l'obscurité d'une ruelle, ou dans la puanteur d'une pissotière, on ne le trouve pas. Elle aurait dû le savoir, sa mère elle-même l'avait découvert en son temps ; dans le fond du caniveau il n'y a rien. Rien, sauf la répétition des mêmes maux du désespoir, qui fait dire de certaines femmes qu'elles sont bien les dernières des dernières.

Derrière un poing vengeur et une barbe hirsute quelqu'un vocifère « ...race de jouisseurs, je vous anéantirai... ».

Sous le regard interrogateur de quelques passants qui, un instant ralentissent la course de leur pas cadencés, une femme, le souffle épuisé et le visage crispé par la douleur, vient, les deux mains serrées contre son ventre ligoté dans une robe trop étroite, reprendre haleine contre un mur lacéré de graffitis à connotations racistes et sexuelles que recouvrent partiellement deux affiches ; l'une vantant les charmes d'une femme dénudée, l'autre l'élégance d'une marque de vêtements « En C... tout me réussit ! »...

Dans un coin du square, deux jeunes font l'inventaire de leur butin contenu dans un sac à main ; dix-sept Euros cinquante trois dans un porte monnaie en cuir bordeaux, un bâton de rouge à lèvres, un paquet de mouchoirs en papier, une pince à cheveux en forme d'oiseau, un stylo à bille noir, quelques phrases illisibles griffonnées sur un carnet bleu, une lettre pleine de tendresse d'un père et une mère à leur fille, un trousseau de quatre clés, une plaquette de pilule entamée, une protection féminine,

un paquet de chewing-gum à la fraise, un horaire et un ticket de bus, un briquet jaune mais pas de cigarettes...

Une voix éructe son aigreur d'une société qui l'a régurgitée aux talons de passants fières, riches et pressés, qui se hâtent vers des lieux meilleurs, bien loin de l'étrangeté de ces êtres. Près du canal, derrière les yeux mi-clos du recueillement, une femme, le visage maquillé de saleté, danse les pieds nus au milieu des flaques d'eau en fredonnant. Des hommes l'observent avec une telle convoitise, qu'au travers de leurs regards elle devient incroyablement belle et désirable, on eut dit que tout son corps s'adonnait à un plaisir sacré. D'autres, probablement insensibles à ses trémoussements, n'ont d'intérêt que pour la cigarette derrière laquelle ils semblent trouver un peu de chaleur et de réconfort. Un gosse à demi dévêtu, le torse tranché de côtes apparentes et les poignets de cicatrices, tend une main tremblante au dessus d'un carton où l'on peut lire « j'ai fin ». D'une voix pâle et voilée, un homme sans âge, le regard perdu dans le vide, compte. Des chiens excités montrent les crocs. Deux hommes écumant de haine se font face, entre eux, une lame de rasoir...

Et çà et là, des corps s'exposent, se mettent en scène, se laissent envahir par les démons qui les hantent, mettent en actes l'horreur des tourments qui les dévorent, se vautrent et jouissent dans leurs déjections, dans toutes leurs fermentations, comme pour s'assurer qu'ils sont encore vivants.

En même temps que ma bouteille se vide, je me laisse bercer par des voix à l'accent traînant et chaud, qui me parlent d'une terre ocre incendiée par le soleil où mes pieds bouffés par la maladie n'auraient jamais connu cette pourriture qui me conduira tout droit à la tombe. Un monde où derrière le voile des femmes se cache toute la mémoire d'un continent, où le ciel a toujours su déployer sa grandeur au-dessus de chaque âme.

Un endroit où, à peine perceptible, la respiration de l'air aux odeurs d'aromates et de dattes fermentées est semblable au souffle chaud de l'être aimé. Là-bas, il y a des villes blanches qui s'offrent face à la Méditerranée comme pour mieux en recevoir les coups de butoir. Tout en écoutant, je sens le mouvement des vagues qui cogne de sa violence la terre pour la féconder de ses sédiments. Mon oreille se nourrit du gémissement de cette union entre eau et terre, que la brise rafraîchissante du soir entraîne au loin. Je m'assoupis quelques instants, et m'immerge dans le bruissement incessant de la foule. La nuit qui laisse tomber son voile tout autour, nous pousse à nous rapprocher. Nos voix se caressent sur cette terre chaude et m'enivrent de l'haleine exhalée par des bouches charnues et pourpres d'hommes et de femmes recrachant des odeurs de cuisines épicées qui se fondent et se confondent. Mes doigts glissent et se perdent dans les étoffes aux multiples couleurs qui couvrent ces peaux cuivrées.

Un homme crache sa toux grasse perlée de sang, pendant que des êtres crispés, la tête emplie d'un épouvantable vacarme se noient en hurlant dans le marécage de leur mémoire. Le contenu d'un sac à main apporte un peu d'illusion et d'oubli aux deux jeunes gens qui s'inventent une nouvelle vie, cette fois-ci en couleur. Quand l'épicier du coin aura ouvert son magasin, ils iront acheter une bonne bouteille, ils la boiront en riant et feront mille projets... Lorsqu'elle sera vide et qu'ils seront ivres, ils s'endormiront sans avoir eu le temps de faire l'amour. En attendant, la jeune femme les lèvres peintes, les cheveux relevés en un chignon qui découvre sa nuque gracile, relit sans se lasser SA lettre. De la même façon que le ferait une chienne à la recherche de ses maîtres, elle la renifle, pendant que son compagnon fait l'inventaire de SES clés. Quatre... ! La première est celle de SA voiture, la seconde de SA maison, la troisième de SA maison de campagne. La quatrième clé est celle de chez ses parents.

Bien sûr qu'il les a encore SES parents ; et ils ne sont ni en train de compter les jours qui les séparent de la date où ils pourront retirer leur mandat, ni en prison pour vol ou viol de mineurs, ni en train d'agoniser au fond d'un lit d'hôpital, ni au cimetière, enterrés dans le carré des indigents...

Face au canal, la robe soulevée et les yeux grands ouverts, la femme qui dansait les pieds nus s'offre dans la boue en pâture à deux hommes qui, la verge dressée pour ce mikado des corps, s'affairent dans l'échancrure de son entrecuisse, la fouillent en se démenant en elle et la possèdent, l'un après l'autre, l'un en même temps que l'autre. En sueur, ils s'agrippent à ce corps, le remplissent de leur viscosité en le fourrageant jusqu'à le rompre. Des pierres sont lancées dans leur direction.

Le poing vengeur s'est détendu en une main caressante sur les têtes d'une portée de chiots. Après avoir caché son argent dans la doublure de son vêtement, la femme adossée contre la palissade s'essuie et se réajuste. Sa vie elle la perd dans des lieux de courants d'air, dans des atmosphères viciées, chargées de fumée, d'odeur d'alcool, de sueur et de foutre, le visage enfoncé dans des draps crasseux, dans la puanteur des plaisanteries grasses des hommes, dans les sécrétions malodorantes qui s'écoulent de son bas ventre. Mais pour elle, tout cela n'a plus d'importance, car lorsqu'elle aura suffisamment d'argent, elle en est certaine, on lui rendra ses enfants, là elle leur offrira tout ce que la vie ne lui a pas donné ; une grande maison, une salle de bains avec une baignoire où l'eau coule bien chaude, des placards toujours pleins de nourriture. Ils passeront leurs journées à courir les magasins. Et ils achèteront à en perdre haleine...

Deux hommes en uniforme passent les menottes à l'homme arrivé par les chemins de la clandestinité ; il est sans papier. Les pigeons abandonnent la vieille femme à ses litanies et ses miettes de pain. Le couple de dormeur pareil à un malade gre-

lottant de fièvre ne cesse de se tourner d'un côté, de l'autre. L'enfant dans le ventre de sa mère a porté et tiré celle-ci loin de ce mur de la désolation et de l'insolente richesse. Cet ange, bien que déchu, ne veut pas voir le jour dans la rue. Allez ! un peu de courage, l'hôpital n'est plus très loin.

D'un geste qui se dit supérieur, un passant jette une pièce de monnaie, il en est remercié par des voix ironiques et obséquieuses. Au milieu de la même indifférence, l'homme aux postillons rumine ses échecs amoureux et ses histoires de sexe sans joie, puis se met à chialer. Les chiens se battent, la lame de rasoir entre les deux hommes se couvre de sang. L'homme apaisé, s'endort la braguette et la bouche ouvertes. Le bébé hurle dans les bras de la jeune fille qui ne l'entend pas. Autour d'elle plus rien n'existe, si ce n'est cette vitrine qui s'illumine de mille feux. La tête baissée, le gamin de la « fin » nourrit sa carcasse osseuse d'un sandwich. La pluie se remet à tomber. Les cigarettes se sont une à une éteintes au bout des doigts grillés. Un homme immobile, le regard dans le vide, compte. Il compte la mesure noire du temps.

A nouveau au creux de mon oreille, les voix chuchotent et me ramènent sur cette terre chaude et inconnue. Elles disent qu'elles sauront habiller les contours de ma souffrance et cacher la disgrâce de ma misère derrière le voile de la pureté. Qu'elles effaceront toutes les paroles saintes tatouées sur le corps des femmes, et là, qu'elles me voient aller et danser nue sur les places publiques. Elles me veulent les seins et la croupe offerts, enjambant une foule répandue à même le sol. Alors, elles inviteront les jeunes gens à se pervertir en moi pour qu'ils me nourrissent des gémissements de satisfaction de leur jeunesse. Elles les sentiront oublier et transgresser tous leurs interdits entre mes cuisses. Là, muselée d'aucun interdit, j'enlacerai ces bouches gourmandes et animales. Les mains crispées dans l'étreinte du combat, avec les hurlements d'une bête fauve, de toutes mes

griffes je m'accrocherai à la beauté de ces peaux sombres. Dans la poussière, je me donnerai à être écartelée par tous ces êtres qui, de leurs vigueurs, se disputeront chaque parcelle de mon corps brûlant de désir. Dans ces instants, je serai la femme qu'aucune religion n'a su museler. Je serai une femme perdue, pour laquelle aucune rédemption ne sera possible. Les femmes redouteront ma liberté, les chiens hurleront sur mon passage et me poursuivront. Sous leurs robes trahissant un corps humide de fièvre, d'une main tremblante les prêtres me maudiront, et m'attireront les pierres de la lapidation pendant que leurs dieux me fermeront leurs paradis.

A nouveau le canal est là, tout proche... Une voix sinistre hurle. Elle condamne au silence ces voix qui plus jamais ne viendront me parler de ce monde où j'aurais pu être désirable.

Ce soir, dans le claquement des talons des passants qui fendaient le bitume en se hâtant vers des lieux meilleurs, une femme s'est jetée dans le canal. Elle dansait encore lorsqu'elle disparut dans la profondeur des eaux sombres, comme si elle n'avait existé que pour entretenir le désir de vivre de ceux qui avaient trouvé du plaisir à ses côtés. Son désir à elle s'en était allé, destination : la mort...

St-Julien-Labrousse, Octobre 2005

